

Principaux prix du Fiff 2017

Bayard d'or

"Chien" de Samuel Benchetrit

Prix spécial du jury

"Maman Colonelle" de Dieudo Hamadi

Meilleur scénario

"Chien" de Samuel Benchetrit

Meilleure photographie

"12 Jours" de Raymond Depardon

Meilleure comédienne

Camille Mongeau dans "Tado,ssac"

Meilleur comédien

Vincent Macaigne dans "Chien"

Meilleure première œuvre de fiction

"Les Bienheureux" de Sofia Djama

Prix découverte

"Les Soldats" d'Ivana Mladenovic

Meilleur court métrage

Written/Unwritten de Adrian Silisteanu

Prix du public

"Wallay" de Berni Goldblat

Le cinéma belge confirme sa vitalité et se diversifie

- Le Festival international du film francophone de Namur s'est terminé.
- Le Bayard d'or a été remis à "Chien" de Samuel Benchetrit.
- La programmation et les jurys ont reflété la vitalité de la production locale.

Marc Zinga: "Je suis acteur, mais je me vois comme un raconteur d'histoires"

Entretien Karin Tshidimba

L'histoire est authentique: le déclic de la scène et de la comédie remonte à l'enfance, à la danse interprétée par son professeur, M. Van Laethem, lorsque Marc Zinga était encore en primaire.

"Il nous a passé la chanson 'Le soleil a rendez-vous avec la lune' de Charles Trenet et il s'est mis à danser, à swinguer. J'ai été fasciné, hypnotisé par ce que je voyais. Inconsciemment, j'ai pris la décision de consacrer mon temps à essayer de produire sur les gens ce que cela avait produit sur moi."

Pour être "autonome et avoir les moyens de refuser les rôles qui ne m'intéressent pas", Marc Zinga décide de faire des études de réalisation à l'IAD. Ce qui lui permet "d'avoir un plan B, à portée de main. Et d'avoir, un jour peut-être, la possibilité de raconter une histoire qui m'intéresse très personnellement et que je ne vois pas racontée par d'autres". Ou qu'on ne lui propose pas.

"Je cherche des projets qui m'élèvent"

"La priorité, c'est de participer à quelque chose de fort et de m'émanciper. Par ailleurs, la réalisation

demande des qualités qui sont plus difficiles à atteindre pour moi. Le travail d'acteur fait davantage appel à des réflexes. Avant tout, je cherche des projets qui m'élèvent. Ça m'arrive de lire et de réfléchir à des idées de réalisation. Mais ce qui vient, viendra." C'est son côté philosophe...

Son rôle de juré au Fiff, il le voyait de la même façon, en début de semaine. "En tant qu'amateur de cinéma, c'est une chance de pouvoir voir autant de films. Ce qui facilite la tâche, c'est la convention qui précise que j'ai le droit d'exercer ma subjectivité et je ne vais pas m'en priver. Je laisse mon intuition parler, puis on débattrait avec les camarades et advienne que pourra. Je ne m'en inquiète vraiment pas. J'essaie surtout de tirer de l'expérience de tout cela: de voir comment raconter une histoire..."

"Je suis acteur, c'est ma fonction première, mon métier, mon instinct, mais je me vois principalement comme un raconteur d'histoires. J'aime voir les choses comme un ensemble. Quand je travaille un personnage, la première question que je me pose c'est: qu'est-ce que l'histoire veut raconter? C'est ça qui va me permettre de définir le personnage dans ses attitudes et sa psychologie."

Cela requiert une fameuse souplesse, celle du

"La fierté et la sensation de se sentir représenté, cela n'a pas de prix."

Marc Zinga
Comédien belge.

caméléon. Personne n'oublie que Marc Zinga est le seul comédien à allier dans sa filmographie les frères Dardenne et la franchise James Bond ("Spectre" de Sam Mendes). Une figure de style qui tient du grand écart, déjà pratiqué, à une moindre échelle, entre "Les Rayures du zèbre" de Benoît Mariage et "Qu'Allah bénisse la France" d'Abd Al Malik.

"L'histoire est primordiale pour se construire"

Au-delà de la musique et de l'expérience de "minorité africaine en Europe", ces deux-là sont habités par le même intérêt pour l'histoire, la poésie et la philosophie. On n'est donc pas étonné d'apprendre qu'ils travaillent ensemble sur le nouveau projet de film d'Abd Al Malik. D'autant que tous les deux admirent Césaire qui a permis à Marc Zinga de se glisser, sur les planches, dans la peau de Lumumba.

Il n'a échappé à personne, particulièrement en RDC mais aussi au sein de la diaspora, que le même Marc Zinga avait été Mobutu, en télévision, quelques années auparavant pour Canal- (dans "Mister Bob"). Un joli clin d'œil au parcours de ce jeune Belge arrivé de Likasi, au Congo, à l'âge de 5 ans.

"C'est le fruit du hasard. Je ne me suis jamais réveillé en me disant: il faut que je joue du Césaire ou il faut que j'interprète Mobutu ou Lumumba. Vu la puissance de Césaire et l'aura du personnage de Mobutu, il n'est pas étonnant que des gens s'en em-

parent et, à ce moment-là, ils ont besoin d'acteurs noirs pour les incarner. Le fait que je me retrouve dans les noms proposés tient d'une certaine logique", explique-t-il modestement.

"Je vis cela comme une grâce: avoir la possibilité de porter l'œuvre de l'un des plus grands poètes d'expression française que le monde ait connu et, par la même occasion, d'entrer en dialogue avec les spectateurs africains ou d'origine africaine, par le biais de ces projets. C'est très gratifiant et très touchant. Tout cela crée une entreprise humaine très forte. L'histoire et l'inconscient collectif sont complexifiés parce qu'on amène de nouvelles figures historiques. Or l'histoire est primordiale pour se construire et avancer. La fierté et la sensation de se sentir représenté, cela n'a pas de prix..."

"On espère boucler la trilogie de Césaire"

Après "Une saison au Congo" et "La tragédie du roi Christophe", l'acteur et son metteur en scène Christian Schiaretti souhaitent boucler le triptyque par "Une tempête", l'adaptation par Césaire de la pièce de Shakespeare "qui aborde la vision de la négritude par les Noirs des Etats-Unis". Ce projet, conçu avec le Théâtre de Lyon, pourrait arriver en Belgique, à Namur, notamment...

En Marc Zinga, cinéma et théâtre saluent un talent énorme; l'acteur, lui, rend hommage à sa bonne étoile. Quant au public, il reconnaît sa discrétion, sa modestie et cette façon unique de "croire dans le pouvoir de la décontraction".

Ombres et lumières d'une sélection belge riche et plurielle

La sélection belge du Festival du film de Namur aura été riche et variée, à l'image des cinq films majoritaires programmés dans les différentes sections. Signés par une nouvelle génération de réalisateurs et réalisatrices (trois premiers films de fiction, un deuxième et un troisième), ils révèlent une diversité de genres (un polar, un thriller, une comédie) et de cultures (des comédiens et réalisateurs de toutes origines) et une quasi-parité derrière la caméra (trois femmes pour sept postes de réalisation, deux films étant signés en tandem).

Western corse

En compétition officielle, le duo Hélène Cattet et Bruno Forzani est resté fidèle à son cinéma stylisé. Ils poursuivent dans "Laissez bronzer les cadavres" leur hommage au cinéma de genre des années 60-70. Après "Amer" et "L'étrange couleur des larmes de ton corps", Cattet et Forzani adaptent un polar de Jean-Patrick Manchette qui tient du western corse: au début des années 70, trois braqueurs de fourgon affrontent deux flics dans les ruines d'un hameau. Si la photographie de Manu Dacosse demeure somptueuse, Cattet et Forzani s'enferment dans un maniérisme fétichiste, qui finit par laisser les personnages, l'histoire (et les spectateurs non avertis) sur le carreau.

Dans la compétition Première œuvre de fiction, deux drames ont révélé deux réalisateurs prometteurs. Réputé dans le documentaire, Samuel Tilman offre avec "Une part d'ombre" un thriller maîtrisé. Une bijoutière est retrouvée morte dans un bois où David (Fabrizio Rongione, excellent) a été aperçu. Le récit dépeint comment l'état implacable de l'enquête se resserre sur cet instituteur et ébranle son entourage. Le réalisateur use avec brio du hors-champ et de l'ellipse pour distiller le doute - servi par une très belle brochette d'interprètes belges (dont Natacha Régnier, Myriem Akheddiou et, révélation du film, le chanteur Saule, alias Baptiste Laliou).

Un peu moins abouti, "La part sauvage" de Géruin van de Vorst dépeint la tentative de Ben (Vincent Rottiers), un repris de justice, de renouer avec son fils, que son ex-compagne lui interdit de voir. Situation d'autant plus tendue que Ben sombre peu à peu dans la radicalisation religieuse. Sur un sujet délicat, Géruin van de Vorst évite nombre d'écueils et impose un regard souvent assuré. Si le film bénéficie également d'une interprétation sans faille, le scénario pâtit de quelques longueurs et raccourcis.

Relations père-fille

Dans un registre plus léger et profondément émouvant, "Drôle de père", deuxième film d'Amélie van Elmbt (découverte en 2012 avec "La Tête la première"), suit l'échappée belle d'Antoine avec sa fille de 5 ans, qu'il n'avait jamais rencontrée. Une baby-sitter négligente et un trousseau de clés oublié lancent un récit qui se déploie avec finesse et subtilité. Grâce à l'interaction entre Thomas Blanchard et Lina Doillon, le charme opère du début à la fin. Ce film a reçu le prix de la Criti-

que et le prix Cinévox.

Une relation père-fille, compliquée, est également le déclencheur de "C'est tout pour moi !" premier film de l'humoriste Nawell Madani (cosigné avec Ludovic Colbeau-Justin), largement inspiré de son parcours. Sur le canevas classique de la "success story" avec ses hauts et ses (coups) bas, Nawell Madani déploie ses vannes et ses

chorégraphies, avec aussi de beaux moments – générés par la relation avec le père (Mimoune Benabderrahmane) et le mentor (François Berléand). Le film a les défauts de ses qualités : sa mécanique prévisible manque de la spontanéité de la personnalité singulière qui en est au cœur.

A. Lo.